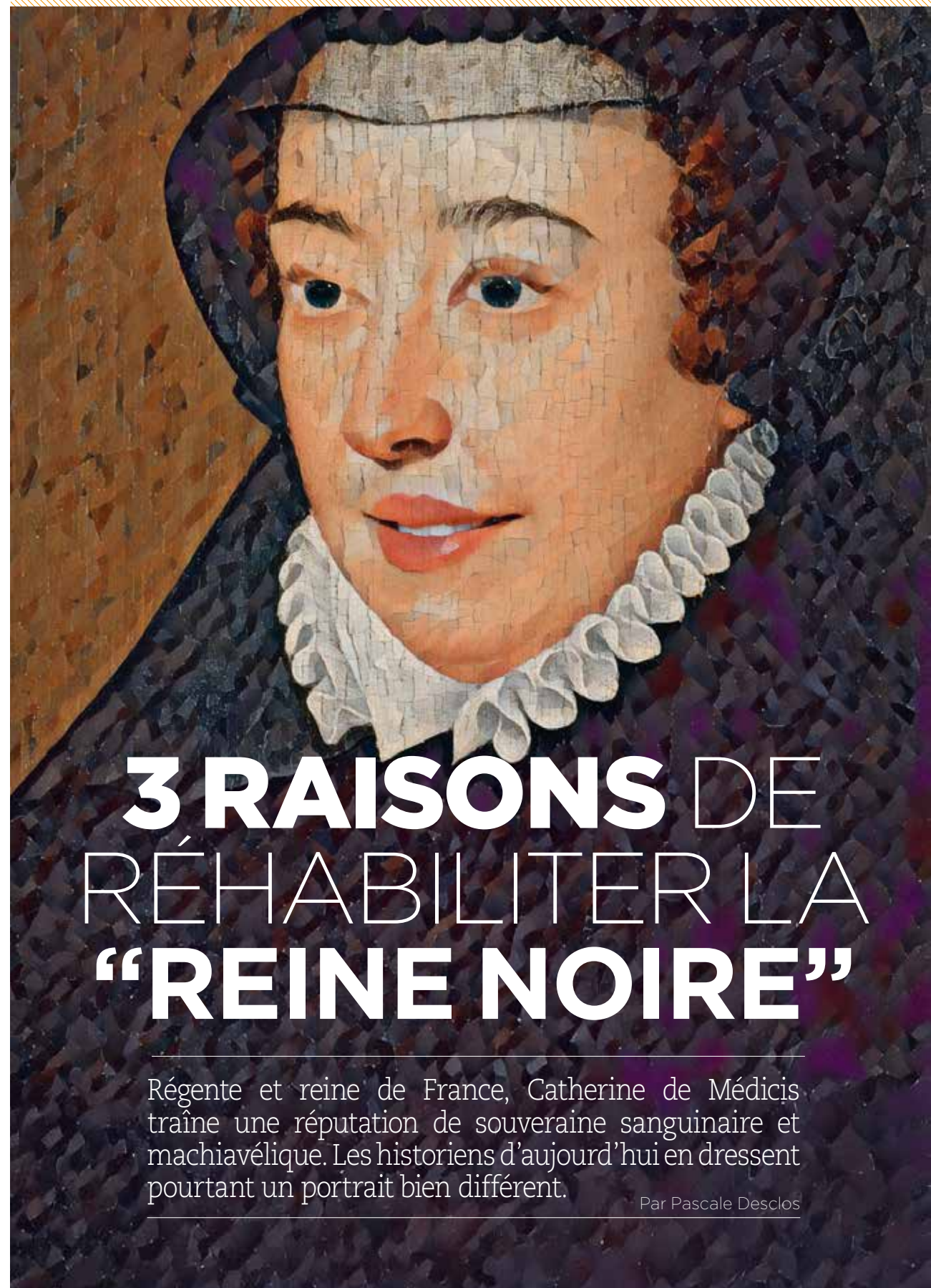




3 RAISONS DE RÉHABILITER LA “REINE NOIRE”

Régente et reine de France, Catherine de Médicis traîne une réputation de souveraine sanguinaire et machiavélique. Les historiens d'aujourd'hui en dressent pourtant un portrait bien différent.

Par Pascale Desclos

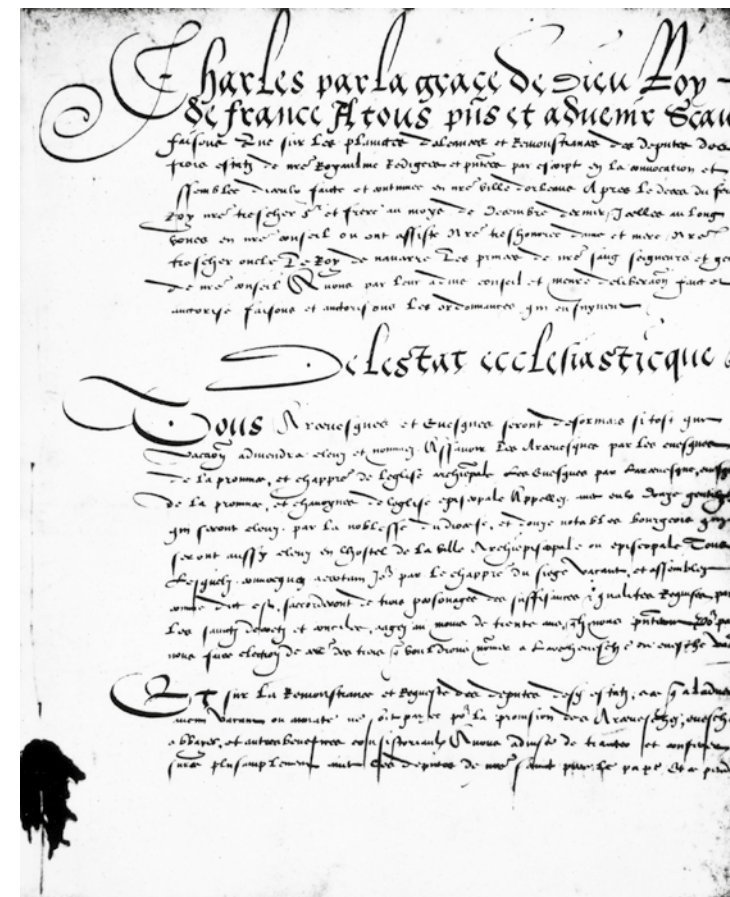
Au matin du 24 août 1572, Paris s'éveille dans le sang. Les cloches de Saint-Germain-l'Auxerrois ont donné le signal. Dans les rues de la capitale, des milliers de huguenots sont massacrés par la foule catholique. L'amiral de Coligny, chef du parti protestant, est défenestré, son corps mutilé traîné dans le caniveau. La Seine charrie des cadavres. Au Louvre, une femme observe le désastre depuis sa fenêtre. Elle a 53 ans, les yeux noirs, le teint pâle. C'est Catherine de Médicis, reine mère du royaume de France. “La Saint-Barthélemy va faire au moins 6 000 morts en 4 jours à Paris, 15 000 dans tout le pays, où la folie meurtrière s'étend à Orléans, Lyon, Bordeaux, Toulouse...”, estime l'historien Denis Crouzet, spécialiste des guerres de religion au XVI^e siècle, sur la base des chiffres recueillis auprès des fossoyeurs de l'époque. Depuis cet été funeste, le nom de Catherine de Médicis reste associé au massacre, sa mémoire condamnée à l'opprobre. “La Reine noire”, comme la surnomment ses détracteurs, incarne la figure de la souveraine étrangère sanguinaire et calculatrice. Mais cette légende résiste-t-elle à l'examen des faits par les historiens ?

1 UNE MILITANTE DE LA PAIX CIVILE

Durant le quart de siècle qui sépare le mariage de la princesse florentine avec Henri II, en 1533, et la mort accidentelle de son époux lors d'un tournoi, en 1559, le royaume a vu grandir les tensions entre les partisans de l'Église catholique et ceux de la Réforme protestante. “Exerçant le pouvoir au nom de ses fils, trop jeunes pour régner, Catherine de Médicis se choisit pour emblème l'arc-en-ciel et se démarque de toute politique répressive à l'égard des protestants, rappelle Denis Crouzet. Grandie à Florence, passée par Rome, elle a hérité de sa formation un idéal de ‘concordia’ inspiré du néo-platonisme. Pour elle, les gouvernants doivent s'engager pour faire régner l'harmonie entre le monde céleste et le monde terrestre et aider leurs sujets à dépasser leurs querelles.” Pour réconcilier les factions religieuses en présence et rétablir la paix civile, la reine mère mise sur la “douceur” féminine et la négociation, n'hésitant pas à s'entourer de conseillers modérés favorables à la Réforme ou à rencontrer les chefs protestants. Ses convictions la conduisent à promouvoir une politique de tolérance religieuse alors inédite en Europe.

Dès 1561, Catherine de Médicis organise le colloque de Poissy, réunissant théologiens catholiques et protestants dans l'espoir de trouver un terrain d'entente doctrinal. En janvier 1562, la régente fait signer au

roi Charles IX, alors âgé de 11 ans, l'édit de Saint-Germain, qui accorde aux protestants la liberté de culte dans les faubourgs des villes et les campagnes. Une révolution ! “Ce texte de loi reconnaît pour la première fois le droit à la liberté de conscience et à la différence religieuse dans un royaume catholique. Il tente d'imposer l'idée qu'il est possible de vivre ensemble malgré les différences confessionnelles”, analyse Denis Crouzet. En vain. L'année 1562, au contraire, marque le début des guerres de religion, qui vont mettre à feu et à sang le royaume de France durant quatre décennies. Reste la grande question : quel rôle a vraiment joué Catherine de Médicis dans la Saint-Barthélemy ? “La reine mère n'a pas ordonné le massacre général. Sous la pression des grands nobles catholiques, elle a seulement accepté l'élimination ciblée des chefs protestants, dont Coligny, qu'elle percevait comme une menace pour la couronne. Le déchaînement populaire qui s'est ensuivi lui a totalement échappé”, soutient Denis Crouzet.



Première page de l'édit de Saint-Germain, préparé par Catherine de Médicis et rédigé par le chancelier Michel de l'Hôpital en janvier 1562.

Ci-contre, image modifiée de l'œuvre de François Clouet, Portrait de Catherine de Médicis, vers 1565 (huile sur bois, Paris, musée Carnavalet).



2 UNE SOUVERAINE RAFFINÉE... MAIS PAS COMME ON LE CROIT

Née à Florence en 1519, Catherine est l'héritière de la plus puissante famille de banquiers d'Italie : les Médicis. Orpheline à quelques jours, elle grandit entre Florence et Rome, bercée par l'effervescence artistique de la Renaissance. Quand elle débarque en France en 1533, à 14 ans, pour épouser le futur Henri II, elle apporte dans ses bagages bien plus qu'une dot princière. Du moins, c'est ce qu'une longue tradition a voulu nous faire croire...

Durant des siècles, une légende tenace a fait de Catherine de Médicis l'inspiratrice de la gastronomie française. Une armada de cuisiniers florentins l'aurait suivie à la cour, révolutionnant une table encore barbare et faisant découvrir artichaut, haricots verts, brocoli... Ses pâtisseries –un certain Popelini, inventeur de la pâte à choux; un Frangipani, qui aurait donné son nom à la frangipane– auraient transformé l'art des desserts. Les glaces et sorbets, les macarons, le sabayon : autant de délices importés d'Italie par cette reine gourmande. Quant à la fourchette, cet

Longtemps tenue pour l'instigatrice du massacre de la Saint-Barthélemy (huile sur bois de François Dubois, vers 1572-1584, musée des Beaux-Arts de Lausanne), Catherine de Médicis a pourtant œuvré à la réconciliation entre catholiques et protestants.

ustensile hérité de Byzance et regardé avec méfiance par les nobles français qui préféraient se lécher les doigts, c'est elle qui l'aurait imposée à la cour.

Mais cette histoire ne tient plus face aux travaux des historiens de l'alimentation, tel Loïc Bienassis, chercheur à l'université de Tours. En dépouillant les archives de la cour de France, il n'a trouvé aucune trace de cuisinier italien au service de Catherine de Médicis durant les cinquante-six années qu'elle a passées dans le royaume. *“Quant aux fameux Popelini et Frangipani, ces pâtisseries de légende, ils n'ont tout simplement jamais existé. Ils furent inventés de toutes pièces au XIX^e siècle par l'auteur culinaire et pâtissier Pierre Lacam, fervent promoteur du mythe des origines italiennes de la gastronomie française !”*

Alors, comment cette fable a-t-elle pu s'imposer comme une vérité ? *“En 1739, cent cinquante ans après*

la mort de Catherine de Médicis, Les Dons de Comus, livre de cuisine de François Marin, commence à instiller l'idée que la cuisine française aurait été transformée après les guerres d'Italie, reprend Loïc Bienassis. Mais c'est l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert qui, au milieu du XVIII^e siècle, cristallise le mythe.” Paradoxalement, il s'agit alors de dénigrer la Florentine : les articles “Assaisonnement” et “Cuisine” fustigent *“la foule d'Italiens corrompus et débauchés qui servirent à la cour de Catherine de Médicis”* et trahirent la simplicité originelle de la cuisine française en l'éloignant de la nature. *“Quand la littérature gastronomique naît, au XIX^e siècle, la légende perdure, mais cette fois au bénéfice de la reine”,* conclut le chercheur.

Que reste-t-il, alors, de la supposée influence culturelle de Catherine de Médicis ? *“Rien de tangible dans le domaine de la table, à part un récit mentionnant que la reine aurait été malade en mangeant des artichauts, assène Loïc Bienassis. En l'absence de preuves, on peut admettre que l'Italie a donné à la France du XVI^e siècle un goût accru pour le sucre, les fruits et légumes, la faïence fine ou l'usage plus fréquent de la fourchette –même si celle-ci était déjà connue en France avant l'arrivée de la reine. Mais il faut attendre le XVII^e siècle pour voir se développer la gastronomie et l'art de la table à la française.”*

En revanche, Denis Crouzet souligne que la Florentine a utilisé les fêtes –banquets agrémentés de spectacles de ballet et de musique– comme instruments diplomatiques pour éblouir les ambassadeurs étrangers et affirmer la puissance de la monarchie. Mécène et protectrice des artistes, de Ronsard à Montaigne, Catherine de Médicis a marqué son règne de grands chantiers : c'est ainsi elle qui fit agrandir le Louvre, bâtit le palais des Tuileries (aujourd'hui disparu) et embellir le château de Chenonceau.

3 UNE REINE MÈRE DÉVOUÉE À SES ENFANTS

L'histoire a retenu de Catherine de Médicis l'image d'une femme de pouvoir manipulatrice, prête à tout pour conserver le pouvoir. *“Cette vision réductrice omet un fait remarquable : en donnant naissance à dix enfants, dont cinq sont devenus souverains, elle a assuré la continuité dynastique des Valois –mais aussi la continuité politique du royaume de France– dans une période de troubles extrêmes”,* relève Denis Crouzet.

Dès la mort de son époux Henri II en 1559, la reine mère s'emploie à épauler ses fils dans l'exercice du pouvoir. François II, son aîné, monte sur le trône de France à 15 ans. Son règne ne dure que dix-sept mois : il meurt d'une infection à l'oreille en décembre 1560. Charles IX lui succède à l'âge de 10 ans. C'est sous son règne que survient la Saint-Barthélemy. Rongé

par la culpabilité et la tuberculose, il s'éteint en 1574, à 23 ans. Henri III lui succède alors qu'il est déjà roi de Pologne. Son règne tourmenté s'achève par son assassinat en 1589.

C'est encore grâce à Catherine de Médicis que sa fille Marguerite de Valois, la célèbre “Reine Margot”, épouse en 1572 le protestant Henri de Navarre, futur Henri IV. Ironie tragique de l'histoire ! Ce mariage, censé sceller la réconciliation entre catholiques et protestants, est célébré quelques jours avant le massacre de la Saint-Barthélemy et demeure stérile.

Denis Crouzet insiste sur le dévouement maternel de la reine mère. *“Elle-même très érudite, elle offrit à ses enfants une instruction à la hauteur de leurs futures fonctions royales. Et elle passa sa vie à les protéger des complots et des factions.”*

Forgée par les pamphlétaires huguenots, entretenue par les auteurs du XIX^e siècle, de Jules Michelet à Alexandre Dumas, puis par le cinéma au XX^e siècle, la légende noire de Catherine de Médicis s'est propagée à travers les siècles, occultant la complexité de l'action politique de cette femme de la Renaissance. Ni sainte ni démons, mais animée par la raison d'État. •



Conciliant raison d'État et attachement maternel, Catherine de Médicis a toujours veillé à protéger ses enfants (Catherine de Médicis avec ses enfants, huile sur toile, atelier de François Clouet, 1561, Strawberry Hill House, Londres).